

Il est à propos de remarquer en passant, que quand une fois un magot devient à la mode, il a le talent de s'y mieux soutenir qu'un autre, le goût qu'on y prend devient une fureur en moins de rien.

Une certaine Fée que l'on nommoit *Confidente*, se trouva la seule de la Cour qui n'eût pas encore eu de conversations particulières avec *Minet-bleu*: cette Fée *Confidente* étoit aussi belle pour le moins que *Louvette*; mais elle étoit encore plus insensible, de sorte qu'en faveur de son insensibilité reconnue, les autres Fées lui passoient sa beauté: quoique ce soit une mauvaise qualité pour une *Confidente*, elles ne laissoient pas que de s'y beaucoup fier, aucune n'y avoit encore été attrapée: c'étoit bien le meilleur cœur, le meilleur esprit de Fée qui fût à la Cour. Dans tout un jour, on ne pouvoit pas lui reprocher plus de deux ou trois indiscretions, & autant de caprices: des caractères aussi égaux sont bien rares, aussi le sien la faisoit aimer généralement de toutes ses compagnes. Elle sçut donc tout ce qu'elles sçavoient de plus particulier touchant le mérite du laid *Minet-bleu*, & elle en sçut tant, que la curiosité, qui est la fille & la mère de tous les maux qui arrivent ici bas, vint lui donner le mauvais conseil d'en-

88 MERCURE DE FRANCE.

lever le Prince à toutes ses conquêtes.

De tous les tyrans qui se mêlent de gouverner la tête d'une belle, la curiosité est le plus absolu, quoiqu'il y en ait d'ailleurs de fort puissans; mais quand celui-là parle, tous les autres se taisent pour l'écouter & le servir sur le champ. La Fée *Confidente* avoit à chaque instant des occasions de parler à *Aminet bleu*: elle étoit chargée pour lui de tous les riens, de tous les petits secrets de ses compagnes. Dès qu'elle eut pris son parti, elle fit sa charge, c'est-à-dire, elle parla pour son compte, & laissa deviner ce qu'elle vouloit que le Prince entendît. Il avoit acquis plus d'expérience dans un mois de bonheur, qu'on n'en attrape en dix années d'étude, de sorte qu'il devina plus qu'on ne voulut, & cela s'appella deviner juste.

Ceux qui se font un plan suivi de ce qu'on nomme caractère, demanderont peut-être comment cette *Confidente* si peu sensible, devint tout à coup si différente d'elle-même, si passionnée pour un magot? Mais, ai-je dit qu'elle l'aimoit? Point du tout. Elle étoit curieuse, & rien de plus. La curiosité ressemble à tout, & n'est rien: elle ressemble à l'amour, à la haine, à toutes les passions; elle en fait prendre le masque, comme elle le fait quitter.

Confidente ne jouit pas long-tems de la confiance & de l'erreur de ses compagnes: elles s'accorderent toutes à la détester & à en dire du mal. Elles se liguerent pour lui enlever son *Minet-bleu*; & cet enlèvement ne fut plus traité comme une affaire de goût, mais d'honneur, de politique, de vengeance. On s'y appliqua donc fort sérieusement, & *Confidente*, que la curiosité n'auroit peut-être pas retenue plus de vingt-quatre heures auprès du petit vilain, s'y trouva engagée par pique, par amour-propre, & pour paroître faire une belle défense.

Ses ennemis regardèrent la *belle insupportable*, qui étoit *Louvette*, comme celle qui devoit les venger: la passion du Prince pour elle leur étoit connue; elles travaillèrent donc à inspirer à cette Fée, non pas de la curiosité, ni de l'amour pour *Minet-bleu*; mais de l'aversion pour sa rivale, & de la jalousie.

Ceux qui pensent que la jalousie ne peut naître sans amour, se trompent lourdement. Elle peut venir d'aversion pour une rivale, d'orgueil, d'amour-propre, du désir d'une préférence dont on ne veut point user, sans pouvoir se résoudre à voir un autre en profiter. Ce fut de cette espèce de jalousie que les Fées soufflerent au

cœur de *Louvette*. Elles ne furent pas long-tems à l'y produire : une femme seule viendroit à bout de l'impossible en ce genre sur une autre femme ; il est aisé de juger de quoi sont capables beaucoup de Fées réunies.

Louvette se conduisant par leurs conseils, hait bientôt sa rivale , aussi parfaitement qu'on put le désirer ; elle n'aimoit pas encore *Minet-bleu* ; mais elle avoit un goût vif pour rendre *Confidente* & lui très-misérables. Elle se faisoit un plaisir & une étude de faire à l'un & à l'autre des tours sanglans , & d'employer contr'eux ce qu'on appelle les ruses de guerre. Elle rompoit tous leurs entretiens & leurs rendez-vous. Tantôt elle affectoit des airs de langueur & de passion , qui faisoient naître des espérances dans le cœur du Prince ; une autre fois elle y portoit le désespoir & le trouble , bien entendu que le tout se faisoit à contretems pour les intérêts de sa rivale. Dans les momens où *Minet bleu* auroit pu voir *Confidente* , elle l'occupoit, elle paroïssoit vouloir l'entendre , & commencer à l'aimer : dans les momens où elle ne redoutoit point cette rivale , & où *Minet-bleu* espéroit la récompense des sacrifices qu'on avoit exigé de lui , elle le traitoit avec une dureté désespérante. Quoiqu'il en soit ,

Elle le voyoit plus long-tems, elle étoit plus souvent & plus seule avec lui depuis ce projet de vengeance. Je ne sçais si quelqu'un devine ce qui en arriva. Le voici. Tout ce jeu de jalousie & de vengeance produisit sur elle le même effet, que la curiosité avoit produit sur Confidente : en croyant ne faire qu'imiter la jalouse & la passionnée, elle le devint d'autant plus, qu'elle avoit eu d'abord un dessein tout contraire ; c'est ainsi que l'amour se joue de nos projets, c'est ainsi que tous ses jeux finissent.

Dès que *Louvette* s'aperçut de son mal, elle commença à prendre soin de le cacher ; soin inutile, qui ne fait que nous trahir davantage ! Heureusement *Minet-bleu* aimoit trop pour s'apercevoir de son bonheur aussi promptement qu'il auroit fait, s'il eût moins aimé. Ce changement en produisit un autre : la laideur du Prince commença peu à peu à diminuer. Cette métamorphose se faisoit si lentement, qu'elle étoit presque insensible pour les autres ; mais elle alloit à grands pas dans le cœur & dans les yeux de *Louvette*. Chaque fois qu'elle le revoyoit, elle le trouvoit plus aimable : c'étoit justement ce qu'il falloit pour qu'il le devînt encore davantage.

Les Fées se doutèrent bientôt de cet

amour naissant, il les avoit à peu près vengées de *Confidente*, elles compterent qu'il les vengeroit encore du Prince, vû le caractère qu'elles connoissoient à *Louvette*, comme si l'amour ne sçavoit pas faire des caractères tout neufs, quand il en a besoin.

A cette laideur du Prince, qui n'étoit déjà plus laideur, puisqu'elle devoit cesser, & cesser par l'amour, succédoit, comme on sçait, pendant cinq jours la laideur de *Louvette*, qui jusqu'alors avoit paru croître, au lieu de diminuer, mais un heureux hazard vint la secourir. Le beau *Minet-bleu*, en promenant son indifférence & ses charmes dans un bois voisin, fut assailli par une troupe de brigands : on juge bien qu'il se défendit avec beaucoup de valeur, blessa dangereusement les plus mutins, & dissipa le reste ; mais il revint avec la main gauche percée d'un coup de flèche : la blessure étoit légère, mais le fer étoit empoisonné, ce qui est de la dernière conséquence, lorsqu'on n'est pas immortel. Le Chirurgien qui visita la playe, dit ce qu'il en pensoit avec tout le ménagement qui convient en pareil cas ; cependant il laissa entrevoir qu'il n'y avoit point d'autre remède, que de trouver promptement quelqu'un dont la bouche fût sortie.

le venin de la playe, en tirant le sang. Il jouta qu'il y avoit du danger pour celui qui voudroit l'entreprendre.

A peine eut-il cessé de parler, que *Louvette* fondant en larmes, s'empara de la main de son amant; elle appliqua ses lèvres sur la playe, & quelque effort qu'il fît pour retirer sa main, elle ne la quitta plus, qu'elle n'eût fait sortir le poison, en tirant tout le sang avec lequel il pouvoit s'être mêlé.

Le Prince, plus ému & plus troublé de l'action de *Louvette*, que de son mal & du danger qu'il avoit couru, la regardoit sans avoir la force de lui parler, ni de retenir ses larmes. Y eut-il jamais de la laideur, où il y a de l'ame, du sentiment, de la véritable tendresse? Non, j'en suis certaine. *Louvette* en cet état devoit paroître bien belle à son amant, elle l'étoit en effet. Quand nous faisons une belle action, nous n'avons pas notre figure ordinaire, nous avons la figure & les traits propres à l'action.

L'estime, la pitié, la reconnoissance entrèrent en ce moment dans l'ame du Prince, pour n'en jamais sortir. Il vit *Louvette* avec de tout autres yeux, & à compter de cette instant, elle ne fut plus la même. Heureuse erreur, que celle qui occasionne

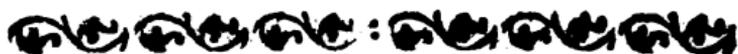
94 MERCURE DE FRANCE.

une réalité ! Elle perdit de sa difformité ; & reprit de ses premiers charmes , & à proportion qu'elle les reprit , il s'y attacha davantage , de façon qu'en moins de rien , elle devint la plus belle des Fées , & lui le plus tendre des Princes. Il devint aussi le plus beau dans ses deux jours critiques , à mesure que la *belle insupportable* perdoit de ce nom , pour devenir aimable & tendre.

Les choses furent conduites de part & d'autre à un tel degré de perfection , qu'ils se reconnurent pour être les mêmes qui s'étoient causé tant de maux sous cette double forme. Chacun les reconnut aussi , en disant qu'il s'en étoit bien douté , quoique personne n'y eût pensé.

C'étoit à ce point que le Destin vouloit qu'ils arrivassent avant de les unir. Comme c'étoit la seule chose qui restoit à faire , & que tous deux la souhaitoient sincèrement , rien n'y mit obstacle. La Reine des Fées en fit la cérémonie , & en ordonna les fêtes , qui furent les plus brillantes , au rapport de tous les connoisseurs. *Louvette* communiqua l'immortalité à son Amant , suivant le privilège de la Féerie. Il en fit un très-bon usage , & au moment où j'écris ceci , ils sont encore aussi contents & aussi heureux que le premier jour.

On a dû expliquer les Enigmes & le Logogriphe du Mercure d'Août, par le Pseaume *Miserere*, la *Cérise* & l'*Hippocréne*. On trouve dans le Logogriphe, *Roi*, *Reine*, *Prince*, *Poire*, *Po*, *pie*, *corne*, *Chine*, *poches*, *cri*, *Chio*, *Chipre*.



E N I G M E.

Chaque à part, mes sœurs, & moi sommes
muettes ;

Mais l'homme en nous rangeant avec discernement ,

A trouvé le secret de nous rendre interprètes
De tout ce qu'il conçoit dans son entendement.

A chacune de nous, cinq donnent l'harmonie.
Moi, je cède le pas, & prime rarement :
En vain de m'élever je concevrois l'envie,
Puisqu'en tous lieux je suis placée au dernier
rang.

Quand puissamment armé, pour conquérir la
Grèce ,
Le fils de Darius mit l'Asie en effroi ,
Chez ce Prince Persan j'avois plus d'un emploi.
L'on me voit dans les Jeux, jamais dans l'allé-
gresse.

66 MERCURE DE FRANCE.

Dans la tranquillité, l'on ne me vit jamais,
Et jamais je n'ai mis le pied dans l'Amérique,
On me trouve pourtant toujours dans le Mexique,
Et nécessairement je suis toujours en paix.

Pour être heureux sans moi, tout homme en
vain se gêne.

L'on me voit dans les cieus, l'on me voit dans
les eaux.

Quoique jamais en mer, je suis dans les Vaisseaux.
Je suis dans les travaux, sans être dans la peine.

L'on me voit sans musique accompagner la voix.
Jeune Amant, dont l'amour renverse la cervelle ;
Je suis dans les cheveux, dans les yeux de ta Belle.
Avec un Dieu mourant je suis toujours en croix.

Par M. de B.

A U T R E.

LEs diverses couleurs que je mets en usage ;
Font la moitié de mon discours ;
De loin sans nul autre secours ,
On peut entendre mon langage ;
Mon thème tous les jours se fait en trois façons,
Et je dis cependant toujours la même chose ,
Je parle de vers & de prose ,
Quelque fois même de Chançons.
Trompeuse quelquefois , mais sans dessein de
l'être ,

J'ai

J'ai promis du plaisir , & cause de l'ennui.
 A quatre heures du soir , je détruirai peut-être
 Ce que j'ai dit avant midi.
 Pour voir si je me contrarie ,
 Souvent on me consulte en sortant de dîner ;
 Et l'on me fait examiner
 Par un Laquais qui m'estropie.

A U T R E.

Nous sommes bien des sœurs , ou plus ou
 moins utiles ;
 Je suis le dix-septième enfant de la famille.
 Autant qu'aucune aînée , on me voit dans l'emploi ;
 La dernière à la Cour , je prime chez le Roi.
 Jamais chez la Dauphine , on me voit chez la
 Reine.
 Je suis dans le chagrin , & jamais dans la peine.
 Je n'entre point dans l'eau , mais je suis dans la
 mer.
 Sans crainte de tomber , je suis toujours en l'air.
 Quoique l'on m'ait banni d'Espagne & d'Italie ,
 Ainsi que du Piémont & de la Moscovie ,
 Dans Rome , dans Madrid , Turin & Pétersbourg ;
 Je ne cesse jamais de faire mon séjour.
 Quoiqu'excluse du monde , en trois de ses parties
 Je suis toujours admise , & jamais en Asie.
 Quand pour faire un Royaume on joint plusieurs
 Etats ,
 Il est sûr que j'aurai toujours le premier pas.

E

98 MERCURE DE FRANCE.

Je ne suis point en paix , je suis toujours en guerre ;
Jamais dans ta bouteille , & toujours dans ton verre.
Je suis toujours en pleurs , & toujours dans les ris.
Quoique jamais en Ville , on me trouve à Paris.
Je ne finirois pas , si je voulois tout dire ;
Mais pour me deviner , cela te doit suffire.

Par M. de B.

L O G O G R I P H E.

Quoique je sois commun , je ressemble au
melon ;

Dans mon genre on en voit cent mauvais pour un
bon.

Mon prix dépend de l'art de qui me donne l'être ,
Je suis bon , quand je sors des mains d'un fameux
Maître. /

Lorsque dans son idée , il a pris un sujet ,
Qu'il a formé son plan , arrangé son projet ;
L'imagination guidant sa main sçavante ,
Avec des traits hardis il m'ébauche , il m'en-
fante ;

Quand il me croit parfait , il m'offre aux Connois-
seurs ,

Pour admirer mon goût , mon éclat , mes cou-
leurs.

En moi tout est vanté , tout plaît , jusqu'à mon
ombre.

Cette Enigme, Lecteur, pour toi n'a rien de sombre.

Mais il ne suffit pas de connoître mon nom,
 De mes pieds il faut faire une combinaison
 J'en ai sept, où l'on voit deux notes de Musique.
 Le nom d'un innocent, qui par un frere inique
 Fut de tous les humains le premier mis à mort.
 Ce qui né pour servir nous mécontente fort.
 L'endroit devant lequel tout Chrétien s'humilie:
 Un ornement de Prêtre alors qu'il sacrifie.
 L'ordre, qu'avec prudence un chef donne aux
 soldats,
 Quand d'une longue marche, il trouve qu'ils sont
 las.
 Deux mots qu'un Latin dit le soir, quand il vous
 quitte,
 Le jour quand il vous voit; l'objet d'un parasite.
 Le contraire du laid; une champêtre fleur.
 Ce qui vogue sur l'eau; le nom d'une couleur.
 Une Ville qui fut la rivale de Rome.
 Ce que pour son plaisir la nuit court un jeune
 homme;
 Ce qu'un bûveur déteste, & dont jamais ne but.
 Le nom Latin de celle à qui la pomme plut.
 Trois autres mots Latins. Le premier signifie
 Ce qui donne le bratle à la Cavalerie.
 Un, ce dont en ménage on ne peut se passer,
 Et l'autre, ce sans quoi l'oiseau ne peut voler.
 Peut être en cherchant bien, j'en dirois davantage.
 Pour ne point ennuyer, je finis cet ouvrage.

Par le même.

E ij



NOUVELLES LITTERAIRES.

PIECES d'Eloquence, qui ont remporté le prix de l'Académie Française, depuis 1671, jusqu'en 1748. *A Paris*, de l'Imprimerie de *Brunet*, Imprimeur de l'Académie Française, 1750. 2 vol. in-12.

Ce beau Recueil ne peut manquer de réussir ; mais nous ne croyons pas que ce soit auprès des Lecteurs auxquels on le destine. » Des personnes, dit-on dans l'Académie, qui s'appliquent à la prédication, ont témoigné qu'il leur seroit commode d'avoir séparément les Discours, qui ont remporté le Prix d'Eloquence. Les principales vérités de la morale Chrétienne sont traitées dans ces Discours, & quoiqu'elles le soient quelquefois d'une manière Académique, on a lieu de croire que les Prédicateurs en retireront néanmoins de l'utilité.

On peut douter si ces Discours, & les plus beaux encore, moins que les autres, sont un bon modèle pour les Prédicateurs. Indépendamment d'autres raisons, ces Discours sont faits pour être lus, & pour l'être par les hommes du monde qui ont le

plus d'esprit , au lieu que les Sermons sont faits pour être prêchés , & pour l'être devant le peuple.

Les plus beaux de ces Discours sont ceux qui portent les noms les plus connus. Ils s'annoncent donc assez par cela seul , & d'ailleurs le Public les connoît déjà beaucoup , indépendamment du succès qu'ils ont eu dans leur tems , parce qu'il les a refus dans le Recueil des Oeuvres des Auteurs , comme ceux de MM. de Fontenelle, la Mothe , Turreil , Mongin , &c. Outre ceux qui portent des noms connus , il y en a quelques autres que nous sçavons être d'Auteurs très-illustres , & dès lors très-beaux aussi. La discrétion ne nous permet pas d'indiquer ces Discours ; mais nous croyons pouvoir dire que M. de Fontenelle a eu beaucoup de part à celui qui fut couronné en 1695 , & qui porte le nom de M. Brunel , compatriote & ami de M. de Fontenelle. Nous invitons les gens de goût à lire ce Discours peu^t connu , & néanmoins un des plus beaux , & peut-être même le plus curieux du Recueil , par la maniere heureuse dont l'Auteur a pris son sujet , & la maniere philosophique & sagement hardie dont il l'a traité. Il s'agit dans ce Discours du danger qu'il y a dans de certaines voies qui paroissent sûres.

Nous allons transcrire une partie de ce que l'Auteur dit des voies trompeuses, où nous nous trouvons engagés par un malheur indépendant de nous.

Quel étonnant spectacle, que cette différence infinie de cultes qui partagent l'Univers! Instruits par tout ce qui les environne, plus instruits encore par le sentiment intérieur de leur foiblesse, les hommes sont d'accord à se soumettre à quelque Etre supérieur, & disconviennent tous sur l'idée qu'ils s'en forment. Tout ce qui tombe sous nos sens, & tout ce que l'esprit seul peut se représenter; tout ce qui est le plus brillant, le plus élevé au-dessus de nous, & tout ce qui paroît le plus vil; tout ce qu'il y a dans la nature de bienfaisant, & tout ce qu'il y a de redoutable & de funeste, tout a été enfin une Divinité pour quelque peuple, tout a eu ses encens, ses Autels & ses Victimes. La diversité des Religions a répondu à celle des Divinités. Ici l'on veut avoir des Dieux toujours visibles, toujours présents par leurs Statues; là, c'est un crime de représenter ce qu'on adore: ici coule le sang ou des animaux, ou des hommes; là fume de simple encens: ici l'on emploie des jeux & des spectacles, pour apaiser le Ciel irrité; là, on tâche à le sécher par des rigoureuses souffrances que

l'on s'impose. Ce qui honore les Divinités d'un Pays, outrageroit celles d'un autre, & les plus saintes cérémonies d'un peuple sont les sacrilèges d'un peuple voisin.

Cependant il n'y a qu'un Dieu, & qu'un Dieu jaloux. Malheureuses, & plus malheureuses cent fois qu'on ne le peut comprendre, les Nations qui portent à d'autres Divinités les hommages qui n'appartiennent qu'à lui ! Leurs Dieux ne peuvent rien pour elles, & celui qui peut tout n'est pas leur Dieu : les honneurs qu'elles rendent à qui ne sçauroit les en récompenser, sont autant d'injures qu'elles font à qui peut les en punir. Et quelle prodigieuse, quelle innombrable multitude est enveloppée dans une erreur si fatale ! Entre tous les différens peuples, que forme la différence des cultes, trois peuples seuls adressent leurs vœux & leurs adorations à celui qui est.

Il ne suffit pas même de le reconnoître, cet unique Souverain de l'Univers. Trois grands peuples le reconnoissent, & il en rejette deux ; ils ne vont point à lui par son Fils, par cet adorable Fils, qui a daigné acheter de tout son sang le droit de lui faire recevoir les vœux du genre humain, & d'effacer la malheureuse tache qui

rend , pour ainsi dire , notre naissance même criminelle.

Et ce Fils , qui seul peut conduire à son Pere , ce n'est pas encore assez d'invoquer son nom & d'implorer son secours du Levant au Couchant ; de nombreuses Eglises se flattent d'une éternelle alliance avec lui ; une seule est son Epouse ; toutes les autres n'ont point de part à son amour ni à ses faveurs.

Parmi tant de diverses Religions , parmi tant de voies différentes , toutes funestes , hormis une seule , qui nous marquera l'unique voie qu'il est si important de connoître ? Hélas ! celle où l'on est jetté par le hazard de la naissance , est presque toujours celle que l'on prend pour la voie salutaire. Tous les peuples de la terre marchent dans les divers chemins avec une égale confiance.

Que ne peut point sur les hommes une première opinion , qui s'empare des esprits encore jeunes , où elle ne trouve ni raison à combattre , ni d'autres opinions à détruire , qui se voit de jour en jour par la force des habitudes , une autorité plus inébranlable , qui est soutenue par les exemples de crédulité que l'on se donne mutuellement , qui est appuyée par les noms les plus illustres & les plus révéérés , qui a eu des siècles

entiers d'un règne paisible, qui tire des preuves de sa longue durée, & qui enfin ne peut être attaquée qu'aux dépens de l'honneur de toute une Nation? Combien de vastes climats plongés encore aujourd'hui dans les ténèbres de l'idolâtrie, ignorent jusqu'au nom du Christianisme, ou n'en ont que la foible connoissance qui leur en peut venir au travers des Mers qui les séparent de nous? Ou enfin si notre zèle fait aller des lamieres plus vives jusqu'à ces peuples, peuvent-elles aisément dissiper cette foule de préjugés si établis & si puissans, qui s'élèvent contr'elles & les obscurcissent? La vérité paroît, mais nouvelle, étrangère, dangereuse en apparence, ennemie de tout; & ce sera un assez grand triomphe pour elle, si sous une forme si désavantageuse, elle obtient seulement la plus légère attention.

Au milieu du Christianisme même, d'autres peuples sont dans une disposition encore plus redoutable. Ils naissent, pour ainsi dire, ennemis de la vérité connue. Comme elle doit les frapper de toutes parts, on les arme contr'elle dès leur enfance; on leur apprend avec soin l'art funeste de ne se pas laisser vaincre par elle. Leurs yeux ne seront point dessillés par un nouvel éclat qui les surprenne, ils sont

E v

accoutumés à le soutenir : ils ne feront point touchés des cris de ceux qui les appellent dans la bonne voie ; ils les appellent à leur tour dans cette voie de perdition , où ils sont engagés , & la juste compassion que l'on a de leur égarement , ils la rendent à ceux qui marchent dans le droit chemin.

O céleste vérité ! Est-ce toi qui éclaires trop peu les hommes ? Sont-ce ces hommes qui ne sçavent pas recevoir tes lumieres ? Pourquoi ces ténèbres presque universellement répandues sur la terre ? Pourquoi cette multitude prodigieuse de Nations , qui courent , sans le sçavoir , à leur perte certaine ? Une seule erreur les rend-elles dignes d'une si malheureuse destinée ?

N'entreprenons point de sonder , plus qu'il ne nous est permis , soumettons-nous à ses Loix. Dieu est juste , il ne punit que des coupables , & lors même que les rigueurs de sa justice nous paroissent excessives , soyons persuadés que si elles étoient moindres , la souveraine raison en seroit blessée. Tous les hommes sont sortis d'une tige criminelle, ils naissent tous enfans de la colere : malheur à ceux à qui Dieu n'accorde pas ce qu'il ne leur doit point ! Encore une fois soumettons-nous , & si notre foible raison nous donnoit des vûes différen-

tes , préferons à ces vûes dangereuses une falutaire ignorance.

TRAITE' des Feux d'artifice , pour le fpectacle & pour la guerre; par M. Perrinet d'Orval. *A Berne* , chez *Wagner & Muller*, 1750. 1 vol. in 8°.

Cet Ouvrage , dont il parut un effai il y a quelques années , eft écrit avec beaucoup de méthode & de précision. L'Auteur en a banni la Géométrie, il n'y a mis que peu de Phyfique, & s'eft fagement borné à des détails qu'on ne trouve pas ailleurs , ou qu'on ne trouve pas auffi bien que dans fon Livre. La premiere partie de cet Ouvrage curieux roule fur la compofition de la poudre ; la feconde fur les feux qui ont leur effet dans l'air ; la troifième , fur les feux qui ont leur effet fur terre ; la quatrième , fur les feux qui ont leur effet fur l'eau ; la cinquième traite des feux d'artifice pour la guerre : ce dernier morceau ne nous a pas paru auffi achevé que les autres , & nous ofons inviter l'Auteur à remanier ce grand fujet , & à lui donner le degré de perfection dont il eft fufceptible.

Quoique cet Ouvrage foit fingulièrement deftiné aux Artificiers , qui y trouveront des méthodes sûres & faciles , pour varier & perfectionner les Feux d'artifice , nous ne craignons pas d'annoncer ce Livre

E vj

108 MERCURE DE FRANCE.

aux Curieux, comme un Livre qu'ils peuvent lire : il est digne de leur attention, par l'exactitude & la profondeur des recherches, & par l'élégance des planches, qu'on a eu l'attention de faire graver à Paris.

L E T T R E

A. l'Auteur du Mercure.

JE suis étonné, Monsieur, que vous n'avez pas encore songé à parler des deux Volumes qui ont paru des *Ouvrages de M. le Franc*, rien n'étoit plus propre à embellir votre Mercure ; je désirerois être en état d'en faire le rapport, de démêler les traits sublimes qu'elles renferment, de saisir ces finesses qui échappent avec tant de facilité, & de relever des négligences malheureusement inséparables des écrits. Je vais cependant vous en communiquer ma façon de penser. C'est toujours avec plaisir que l'on parle d'un mérite rare, & qu'on rend publiquement hommage aux talens & à la vertu.

L'étroite liaison qui régné entre M. le Franc & moi depuis long-tems, ne scauroit me faire illusion. L'indulgence si nécessaire à la plupart des Auteurs modernes, blesseroit l'illustre Magistrat dont il s'agit. Ses